

CHRONIQUE D'UN SEMINAIRE

ZOLA ET LES VIES A L'ENVERS*LA CONQUETE DE PLASSANS*

Le vendredi 21 janvier 2014, Sophie Ménard, de l'Université du Québec à Montréal, qui travaille avec le CREM de l'Université de Lorraine, a fait une communication passionnante, intitulée " Zola et les vies à l'envers ", fondée sur l'étude de François Mouret, personnage central de *La Conquête de Plassans*, dont elle vient de proposer une édition critique chez *Classiques Garnier*.

Analysant le chapitre XVIII du roman, véritable traque de Mouret se hasardant à sortir dans Plassans un dimanche, Sophie Ménard se place dans une perspective ethno-critique qui se penche sur des personnages marginaux, " guenilles humaines " au corps fêlé ou honteux, à la conduite scandaleuse, étrangers du dedans repoussés symboliquement par le groupe au nom d'une logique culturelle du destin : la victime (dévote, hystérique, homme efféminé...) est choisie moins pour son appartenance sociale que pour l'écart ou le désordre qu'elle incarne, telle la femme mal mariée ou encore célibataire. Dès lors, le malheur répétitif apparaît à la fois comme le signe de l'écart dénoncé et l'appel à une réparation charivarique, schème culturel structurant..

La Conquête de Plassans offre, comme en témoigne *L'Ebauche* du roman, un exemple majeur d'ostracisation en la personne de François Mouret, que chacun considère comme fou et va s'employer à rendre tel : le républicain va faire l'objet d'une surveillance systématique et d'un délire, voire d'un dévoiement interprétatifs car seule Marthe, son épouse, est véritablement aliénée sous l'influence de Faujas. Ce travail de sape est favorisé par la société de voisinage, d'inter-connection que met en scène le récit, avec ses territoires politiques, légitimiste, orléaniste et bonapartiste, patiemment unifiés par l'abbé. Les voisins se font mandataires du groupe social et gardiens de l'ordre moral que le malheureux aurait enfreint : sa maison, dont Mouret va être progressivement exclu par Faujas et les Trouche, cristallise observation et commérages incessants, qui ne sont pas sans rappeler les traités de voisinage et leur norme tyrannique de transparence des existences. La rhétorique perverse du groupe assigne au personnage marginalisé, avec son " oeil faux ", " ses yeux tout à l'envers ", un cahier des charges qui l'enferme dans une image de possédé, de vampire.

La lecture du chapitre XVIII peut ainsi se faire autour de la notion de charivari, désordre paradoxal visant à rétablir l'ordre. Rappelons que cette pratique, surtout orchestrée par les jeunes, dans le tumulte des cris ou des casseroles, visait des situations aussi variées que les veuves se remariant, les mariages entre conjoints d'âges très différents, les femmes dominatrices, battant leur mari, les hommes trop violents, les maris cocus...(Notons que le roman offre avec les comparses un éventail varié et impressionnant de mésalliances généralisées dont le mariage de Marthe et François, inceste consanguin de cousins qui se ressemblent comme frère et soeur,

trace le programme : Delangre, marié et cocu, Péqueur des Saulaies marié, mais dont la femme est toujours absente, le bossu Paloque avec sa femme jeune et laide, M. Rastoil que "sa femme très douce a fait abominablement cocu ", Rose la vieille fille...) Le charivari dont Mouret est ici victime se produit un dimanche ; ce sont les bonnes, en l'occurrence des cuisinières, avec leurs ustensiles emblématiques, qui, les premières, se moquent de lui pendant sa promenade.

Par ailleurs, la paramusique, typique du rituel justicier, avec ses chuchotements, ses ricanements et son tohu-bohu, est orchestrée par la jeunesse dont on se souvient que Faujas l'a organisée en un Cercle fort actif. La poursuite de l'individu par la foule en délire (on pense à Luc, le Juste de *Travail* ou Zola aux outrages hué par les ligueurs en 1898) s'incarne ici dans la chasse menée par les vauriens de Plassans, qui ensauvagent Mouret en criant "Au loup ! ", "Au loup! " et lui lancent une orange qui s'écrasera sur son oeil. Rappelons que Zola avait prévu une lapidation de François, fin tragique qui ne se réalisera que dans *Travail* et *Vérité*. La poursuite par des gamins d'un personnage fou, selon la rumeur, est un *topos* romanesque que l'on retrouve par exemple dans *La Recherche de l'absolu* de Balzac. Ce roman de l'oralité - riche en chahuts, contes et veillées - semble ainsi tout de bruits et de fureur malgré le silence apparent du début : Octave mène Serge sur la place où se tient un orchestre en quoi il faut peut-être voir une préfiguration du charivari. Peu à peu, le son s'intensifie, des bruits de Rose faisant la vaisselle au vacarme d'hôtel garni que font régner les Trouche en passant par le repas du soir en famille et l'arrivée des nouveaux locataires troublant la quiétude de la maisonnée. Le retour de Mouret se fera sous le signe du ronflement et d'inquiétantes respirations. Quant au maire finalement élu, Delangre, il semble discrédité par la voix de fausset et l'air de mirliton qui l'accompagnent.

Plus spécifiquement, le bruit s'incarne ici dans le ragot qui, sans revêtir à proprement parler une dimension positive, peut paradoxalement créer un lien social, produire une information ou des micro-informations : on pense à la savoureuse mademoiselle Saget du *Ventre de Paris* qui se nourrit de cancan, les colporte, les crée au besoin en rendant de menus services en véritable agent de renseignement, en personnage à la fois insignifiant et dangereux. Le ragot est-il spécifiquement féminin, les deux cuisinières de *La Conquête* et les bonnes du marché donnant le la ? N'oublions pas que Mouret, " langue embarrassée de bavard devenu soudain silencieux ", est d'emblée connu pour sa loquacité et que, dans le *Ventre de Paris*, le café Lebigre n'a rien à envier aux commères des Halles, où prospèrent langues de vipères et secrets politiques : Gavard le bien-nommé, celui qui gave ses oies, est un bavard qui farcit ses affidés de potins...

Si le cancan peut tuer, servir les " rabouilleurs ", il nourrit aussi par sa fluidité, son contenu, si ténu soit-il, l'attention au détail, la vie infime, cette " herbe qui pousse " ou " ce battement de feuille d'un écureuil " que célèbrent les romans de Jane Austen ou de George Eliot. Pourtant, à y bien réfléchir, le détail a à voir avec la folie : si on parvenait à entendre ces bruits infimes, on risquerait de devenir fou. Dans *La Conquête*, Mouret développe à son retour une hyper-acuité auditive qui redouble ses

obsessions : compter la vaisselle, réunir les fagots...

Le roman tout entier est placé sous le signe de l'opinion, qu'il s'agisse du ragot ou des bruits quotidiens – murmures du confessionnal ou supputations autour du candidat Delangre. Ce roman si peu descriptif, auquel Flaubert reprochait d'être le roman du seul dialogue, se structure par la sous-conversation, par l'écho déformé ou diffus, à l'instar de la communauté de Plassans qui, initialement divisée, se reconstitue en passant de la dissonance à l'assonance – fût-ce par l'infâme rumeur.

La descente aux Enfers de Mouret, dont la calme traversée de Plassans par Pascal offrirait le contrepoint dans *Le Docteur Pascal*, apparaît donc comme un chemin de croix dont les stations sont les différents lieux ou groupes de sociabilité de la ville : les rentiers, le Cercle de la jeunesse, les Rougon. Cette persécution sadique, sans concertation préalable, à la fois coutumière et délirante, est ainsi unanime : tous les âges, tous les groupes sociaux et clans politiques se liguent contre le pauvre homme, banni bien que membre initial de la communauté, bouc émissaire qu'aucune vertu jalouée ni vice rhédibitoire ne prédisposait à un tel sort. (*Les Rougon-Macquart* offrent ainsi des scènes de huées d'autant plus pénibles pour le personnage ou le lecteur empathique que la victime est le plus souvent rejetée par les siens : Etienne par les mineurs, Florent par Lisa Quenu et le monde des Halles, Claude non seulement par le public bourgeois et populaire hilare devant son tableau " Plein air " mais aussi par ses amis artistes qui ne le comprennent plus...) De même, la prise de possession de sa maison se traduit par une dévirilisation de Mouret qui va raccommoder, faire le ménage – Marthe, littéralement possédée par Faujas, ne s'occupant plus de rien. Par ailleurs, dans la mesure où Mouret est la victime républicaine des royalistes et bonapartistes, nous assistons non plus à un rituel populaire mais à un réinvestissement des coutumes charivariques par une bourgeoisie impitoyable aux autres mais fort permissive pour soi-même – *Pot-Bouille* le montrera. Disqualifiée par son comportement, celle-ci se veut pourtant garante de l'ordre moral.

Ce récit politico-familial est aussi un roman de la modernité, avec les thèmes de la séquestration arbitraire et de la folie domestique : le contrôle politique ou médical étiquette, voire crée le fou, dans les *Rougon-Macquart* comme dans l'univers carcéral évoqué plus tard par Michel Foucault dans *Surveiller et punir*. Ainsi, le sauvage et solitaire Cabuche, dans *La Bête humaine*, apparaît-il pour la voix collective comme un " loup-garou ", Florent, dans *Le Ventre de Paris*, comme un croque-mitaine eu égard à son passé de proscrit du 2 Décembre et de transporté politique et l'on pourrait bien sûr remonter à tante Dide, que sa folie conduit à l'asile.
